

# VERS L'INCONNU : LE CHEMINEMENT DE FOI POUR CLAUDINE

1784-1818

Janice Farnham RJM

(Province des Etats-Unis)

[jfarnhamrjm@gmail.com](mailto:jfarnhamrjm@gmail.com)

*"Le monde ne peut pas être découvert par un long voyage, peu importe la durée,  
mais seulement par un voyage spirituel, un voyage d'un ponce,  
très ardu, humiliant et joyeux, par lequel nous arrivons à la terre, à nos propres pieds,  
et nous apprenons à être chez nous. "*  
(Wendell Berry)

## 1. Introduction

La célébration de notre bicentenaire nous appelle à aller de l'avant, suivant le chemin avec Claudine et partageant son expérience à la lumière de 200 ans d'histoire de notre congrégation. Cela nous invite aussi à pénétrer notre futur inconnu avec espoir, ayant la conviction comme Claudine que le bon Dieu – l'origine, la voie et l'accomplissement de chaque cheminement humain – nous conduira sans encombre à sa pleine réalisation.

« Le voyage » est un des grands thèmes de la littérature mondiale et des textes sacrés des traditions religieuses variées. Nous connaissons bien le voyage de l'Exode des Israélites vers la Terre Promise, rappelé dans la tradition chrétienne à la veillée pascale. Il représente le pèlerinage spirituel de la communauté juive, un passage de l'esclavage à la liberté, de l'oppression à une nouvelle vie dans la terre Promise. C'est l'histoire clé qui marque nos célébrations pascales. Ces événements de la Pâque chrétienne nous rappelle que, comme Jésus qui le premier est passé de la mort à la résurrection, nous sommes appelés à entreprendre un voyage sacré long, « ardu et humiliant » vers une vie nouvelle dans la liberté spirituelle.

En tant que Chrétiens, nous croyons que Dieu-avec-nous, Emmanuel, a pénétré notre histoire humaine en Jésus. Son cheminement décrit dans les Evangiles est le modèle du nôtre. Jésus nous montre le chemin que nous devons prendre en nous ouvrant la voie : « Ils étaient sur la route, allant vers Jérusalem, et Jésus marchait devant eux... » (Marc 10 :32). La première fois que les disciples demandèrent à Jésus où il vivait, il répondit : « venez voir ». Ce qu'il leur montra, ce qu'ils virent, c'était une route. Le Maître n'avait pas de « logis » permanent, ni mode d'existence

établi et stable à leur offrir. S'ils voulaient être avec Jésus, ils devaient laisser leur passé familial et confortable - leurs bateaux et leurs filets – et entreprendre un voyage marqué par l'incertitude et le doute. Marcher avec ce Jésus itinérant était une immense aventure, c'est certain. En étant avec lui « en chemin », ils ont fait des rencontres merveilleuses, ce qui leur donna de nouvelles prises de conscience des enjeux du voyage. Mais à la fin leur route vers de disciple les a conduits par le chemin de la Croix jusqu'à la colline du Calvaire. Face à l'humiliation et l'agonie de leur Maître, la plupart d'entre eux ont fui cette route par peur. Plus tard, le voyant crucifié dans la honte, ils se rappelèrent ses paroles : « Celui qui ne porte pas la Croix et ne me suit pas ne peut pas être mon disciple » (Matt. 10 :38). Ils apprirent que suivre Jésus signifiait rester avec lui « en chemin ». Comme ils devaient humblement faire face à leur lamentable échec, Jésus les conduisit avec amour vers une nouvelle amitié avec lui. Ce fut un tournant dans le cheminement qui leur offrait l'espoir, une nouvelle vie, et une mission qui a changé le monde.

Les récits de la Résurrection nous rappellent que le cheminement a continué au-delà du Calvaire et de la Galilée jusqu'au monde entier. Avec les disciples d'Emmaüs, les chrétiens à travers les âges, en sont venus à suivre Jésus ressuscité « sur la route », rompant le pain de l'Eucharistie, reconnaissant le visage et la présence du Seigneur dans le prochain, spécialement chez les pauvres et les délaissés du monde. Tel cheminement demande de laisser de côté ce qui est faux en soi pour découvrir la vérité de ce que nous sommes: pécheurs, pardonnés et aimés de Dieu dans le Christ, envoyés proclamer la bonne nouvelle à tous. Nos saints ont suivi cette route de conversion et transformation spirituelle, chacun et chacune de sa façon unique. Nous savons que la vie religieuse apostolique à travers les siècles reflète ce cheminement pascal du Christ et de ses disciples.

Cet essai retrace le cheminement personnel de Claudine avant qu'elle fonde la Congrégation. Nous découvrons son histoire spirituelle au sein d'une histoire de son époque et de l'Eglise. Il nous montre les premiers pas de Claudine sur un long pèlerinage dans lequel elle suivra le Seigneur avec « la joie du cœur, la liberté de l'esprit, la confiance et la générosité » (Règlement de la Pieuse Union, II, 1). Finalement, il nous invite à retrouver et ressentir le « monde » de Claudine qui a fait surgir de son cœur cet amour profond et tendre envers ceux et celles auxquels elle fut envoyée, l'amour du Cœur du Christ envers les plus petits et les égarés.

## **2. Le contexte du cheminement de Claudine : Société et Eglise en crise**

Dans l'histoire de l'Eglise et de la vie religieuse, de nouvelles attitudes et des styles de vie revitalisés ont habituellement émergé du désordre violent des formes existantes. Ce modèle garantit

sa vitalité et flexibilité, procurant une nouvelle vie aux traditions qui petit à petit s'identifient, quelquefois bien confortablement, aux structures sociales séculières. Dans la France post-révolutionnaire, une société et une église en ruine ont exigé de nouvelles réponses à la fois du clergé et des laïcs. Comment Claudine a-t-elle découvert sa vocation apostolique et sa mission dans une telle situation de chaos et de violence, dans un monde et une église en crise ? Comme des centaines de ses contemporaines, elle sut recréer une forme vivante de vie communautaire apostolique à partir des cendres de la Révolution française

La soie et les âmes : c'est une façon de décrire le monde de Claudine, circonscrit par sa ville de Lyon avec son monopole sur l'industrie de la soie, et sa forte réputation pour le commerce. Sa tradition chrétienne remontait aux saints et martyrs du deuxième siècle : Pothin, Irénée, Nizier, Blandine et ses compagnons, pour n'en citer que quelques-uns. Le clergé et les laïcs dévoués de Lyon étaient, à juste titre, fiers de leur réputation de piété, leur dévotion à Marie Immaculée, et leur charité communautaire. Par l'intermédiaire de confréries et de nombreuses organisations paroissiales, les Lyonnais avaient établi un réseau d'action sociale efficace bien avant la Révolution Française. Fidèles à leur renommée en tant que chefs industriels, ils ont su organiser un réseau d'actions charitables, pour répondre aux besoins des pauvres par la distribution de nourriture, de refuges, de catéchèse, d'éducation primaire dans les « *petites écoles* », et centres de formation technique. Ces traditions d'aide sociale faisaient partie de l'héritage de Claudine, de sa vie familiale et de ses actions charitables à St-Nizier, sa paroisse en plein cœur de la ville

Claudine était vraiment « *une Lyonnaise dévote* », qui avait muri dans un centre industriel majeur et une communauté urbaine catholique dont les traditions formaient sa vision apostolique et ses actions. Elle se sentait toujours chez-elle dans cette ville avec sa population grouillante d'environ 100 000 habitants. Claudine n'est jamais allée à plus de vingt-cinq miles de Lyon, ville bien située à la confluence des rivières du Rhône et de la Saône. Cette position géographique a déterminé son histoire. En tant que chrétienne et chef spirituel, ses dons se sont développés à l'intérieur des frontières d'une l'église et culture locales, réalités qui ont reflété le changement désastreux marquant la France et le monde entier. En réalité, sa vocation surgit sur « la vague houleuse de 3 C » : **Crise, Chaos et Confrontation**. Cette vague marquera la France au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Le cheminement intérieur de Claudine débuta en temps de crise, passant à travers le chaos de la violence révolutionnaire jusqu'à sa plénitude marquée par la confrontation entre valeurs religieuses traditionnelles et sociétés nouvelles.

### 3. Mise en scène : la rencontre avec le Christ sur le chemin du Calvaire (1774-95)

*« Nous sommes des pèlerins sur le chemin, nous sommes des voyageurs sur la route ;  
nous sommes ici pour nous entraider à parcourir la longue distance  
et à supporter la charge »  
(Servant Song : chant anglais)*

Comme elle était familièrement connue, « Glady » naquit dans une famille pieuse de la petite bourgeoisie, la seconde d'une famille de sept enfants et l'aînée des filles. Sa mère, Marie-Antoinette Guyot, était la fille d'un marchand de soie duquel son futur mari, Philibert, était employé. Des liens forts d'amour et de soutien mutuel unissaient la famille, comme nous le découvrons dans les quelques lettres qui nous restent de Claudine.<sup>1</sup> Sa sensibilité religieuse, son intelligence vive et sa forte personnalité furent nourries par une première éducation à la maison, et plus tard dans l'internat de l'ancienne Abbaye Bénédictine de St-Pierre les Nonnains, où elle commença une éducation solide à l'âge de dix ans. Dans la compagnie de religieuses, de novices et d'autres internes, Claudine se prépara à la première Communion et la Confirmation. Elle reçut également une formation de pour connaissances et aptitudes techniques nécessaires pour gérer 'un foyer bourgeois, ainsi que la couture, la broderie et un sens de l'ordre. Dans cet environnement monastique contemplatif, elle développa une dévotion profonde au Sacré Cœur, à Notre Dame et au Saint Sacrement, fortes marques de la tradition spirituelle de cette célèbre abbaye.

Elle se souvenait avec reconnaissance de ses années de pensionnat. D'après les apparences, cette période de la jeunesse de Claudine lui a fourni une existence paisible et équilibrée. Cependant, si nous essayons d'imaginer son expérience intérieure, nous arrivons de penser que pour cette « trop sensible Glady », comme un de ses frères l'a décrite, quitter la maison et la famille pour de longues périodes pouvait être difficile, marqué par cette solitude que plus tard elle viendrait à reconnaître chez les autres avec perspicacité et compassion.

Tout n'allait pas bien en dehors de l'abbaye. Pendant plusieurs années, une crise sociale s'était développée à Lyon, largement due aux fluctuations des prix de la soie et à l'agitation au sein

---

<sup>1</sup> Seize lettres de Claudine ont été conservées, toutes à des membres de sa famille. Nous pouvons conclure qu'elle écrivait aussi aux communautés de Monistrol et du Puy, au co-fondateur, M. André Coindre (1787-1826) et à la première génération de religieuses. Malheureusement, cette correspondance n'a jamais été retrouvée. La plupart des lettres de la famille sont rassemblées dans le *Positio* (333-63). Une édition américaine, *Letters of Claudine Thévenet*, avec des notes d'introduction pour chaque lettre, a été traduite par Janice Farnham, RJM. Des éditions modernes en français, anglais et espagnol sont apparues en 1993, préparées par M. Antonia Bonet, RJM, archiviste générale à Rome.

des classes les plus pauvres qui souffraient le plus de désastres naturels tels que sécheresses et inondations. Une série de changements politiques et économiques conduisirent aux crises dans l'industrie de la soie qui laissèrent 40 000 travailleurs sans pain ni travail. Beaucoup vivaient dans une misère atroce. Les troubles de Lyon deuxième ville de France, servaient de microcosme de la situation générale à Paris. On voyait les tensions générées par les dettes de guerre du roi conduisant à la banqueroute ; les dépenses luxueuses de la famille royale et des nobles ; et les nouvelles idées diffusées par l'atmosphère des Lumières. Par conséquence, la traditionnelle « union du trône et de l'autel » de l'Ancien Régime s'écroulait lentement. Politiquement et socialement, le pays était divisé en trois classes, appelées « états » : le clergé (des évêques et quelques ecclésiastiques), qui étaient une minorité privilégiée ; la noblesse, dont la richesse dominait l'environnement politique et social, et le tiers-état, qui représentait la majorité des citoyens français munis de peu de ressources, d'influence ou de pouvoir. La *bourgeoisie* formait une nouvelle « classe moyenne », plus aisée que la plupart des membres du tiers-état.

Comme le siècle s'achevait, le catholicisme en France montrait aussi des signes de déclin institutionnel, avec moins de vocations pour la prêtrise et la vie religieuse, et une diminution de la pratique des sacrements chez les fidèles. De nombreux monastères étaient à moitié vides. Avec leur vie de prières et leur séparation du monde extérieur, les moines et les moniales étaient critiqués et vus comme membres inutiles de la société, en voie de disparition. Se développant petit à petit au fil du temps, la crise sociale et religieuse éclata en guerre civile que nous appelons maintenant la Révolution Française. La famille Thévenet ressentit les effets de ces années de crise dans une succession de revers financiers, avec comme conséquences plusieurs déménagements vers des quartiers moins riches et un style de vie plus modeste.

Claudine resta à l'abbaye jusqu'au début de la Révolution à Paris en 1789, ce qui marqua une fin brusque de son éducation classique. Des décrets successifs supprimèrent petit à petit les biens des églises et les ordres religieux, les revendiquant comme propriétés nationales. Comme d'autres monastères, *St Pierre* perdit ses propriétés, principale source de revenus. La communauté de trente et une, sœurs, leurs novices, et les jeunes dont elles avaient la charge, fut dispersée. L'éducation de Claudine prit un tournant radical, alors qu'elle était témoin de l'érosion et de la chute de structures qui étaient sources de stabilité pour nombreuses générations autrefois. Ces évènements dévastateurs lui servirent de dures leçons qui la conduisirent sur le chemin d'un pèlerinage douloureux jusqu'à l'aspect pascal de l'amour rédempteur du Christ.

#### 4. **Le chaos : la Révolution à Lyon**

La conséquence de la Révolution sur la ville de Lyon n'a pas été immédiatement violente. Dans l'ensemble, les citoyens de Lyon restèrent fidèles au roi et à l'Église. Quand la ville fut assiégée par les forces révolutionnaires en 1793, ils se levèrent pour la défendre contre un des gouvernements révolutionnaires. Mais une sensation de pression croissante, d'opposition et de répression minait les citoyens qui éprouvaient un sentiment d'impuissance. Des oppositions entre la bourgeoisie et les travailleurs alimentaient un sentiment de frustration et d'anxiété de tous les côtés. Un clergé faible et divisé semblait ne pouvoir rien faire.

En avril 1790, l'Assemblée Générale prit le pouvoir à Paris, condamnant les institutions catholiques à la destruction. Elle espérait abolir les privilèges dont l'Église avait joui depuis des siècles. Elle mit en place un « clergé constitutionnel », indépendant de l'autorité papale et favorable au gouvernement révolutionnaire. Les évêques et le clergé devaient être élus plutôt que désignés par le pape. Une série de serments civils imposés aux évêques et aux prêtres nécessitait l'adhésion aux nouvelles règles. Quelques évêques décidèrent de consulter Rome avant d'accepter cette loi, mais le pape Pie VI attendit plusieurs mois avant d'envoyer son refus d'une Église constitutionnelle qui écartait l'autorité papale. La décision négative du pape était trop peu et trop tardive : le mal était déjà fait. Suivant l'exemple d'un Paris plus libéral, quelques diocèses donnèrent un soutien conditionnel aux nouveaux décrets. Dans de nombreuses régions de France, cependant, les autorités de l'Église royaliste refusèrent de reconnaître le gouvernement constitutionnel ou ses lois, et interdirent au clergé, aux religieux et aux laïcs de le faire. Il y avait, en effet, deux Églises : une connue comme « constitutionnelle », l'autre, « réfractaire » ou rebelle.

Pendant une décennie ou plus, la France, « fille aînée » de l'Église, subit une Église en plein schisme, certains de ses membres séparés de Rome et dans la doctrine et la pratique. La situation créa des crises de conscience pour nombreux catholiques ordinaires, qui n'avaient pas de certitudes vis-à-vis la véritable Église. L'effet sur le clergé et les religieux fut particulièrement catastrophique. Une période de « déchristianisation » progressive de la France catholique était en cours. L'époque devint un banc d'essai pour une foi et une action héroïques. L'archevêque de Lyon, Yves de Marbeuf, partit en exil. Son remplaçant, l'évêque constitutionnel élu, Adrien Lamourette, assumait la responsabilité de tout le diocèse. Les prêtres qui refusèrent de signer les serments subissaient l'interdiction d'exercer tout ministère. Des instructions furent données pour qu'ils soient dénoncés devant les tribunaux. A un certain moment, on demanda aux prêtres de se marier, car le célibat était considéré « inutile » selon le nouvel ordre. Que faire ? Se marier et rester avec ses fidèles, ou résister et les laisser sans sacrements ? Ces décisions étaient déchirantes ; certains prêtres et moines choisirent la collaboration et le compromis. Pendant des temps révolutionnaires, les choses ne sont

jamais claires. Beaucoup de prêtres rebelles furent bannis ; d'autres furent persécutés et incarcérés en tant que traîtres à la nation, tandis qu'un groupe héroïque exerçait un ministère clandestin aux risques de leur vie. Quand les ordres religieux furent supprimés en 1792, les monastères avaient été vidés et leurs biens confisqués comme appartenant à « la nation ». Des moines et des sœurs choisirent l'exil ou se cachèrent, vivant constamment sous la menace d'une dénonciation ou d'une assignation à résidence, avec la peur d'un emprisonnement ou d'une mort violente sur l'échafaud. Cette période noire a forgé une génération de martyres et de saints, des héros de fidélité et courage, dont la Communauté des Carmélites de Compiègne et plusieurs Sœurs de St -oseph qui furent guillotonnées.

L'absence de prêtres a favorisé une augmentation du nombre de femmes à la tête d'activités apostoliques. Pendant toute cette année, le bon peuple de Lyon effrayé a vu leur clergé résistants, connus sous le nom de « réfractaires » traînés devant les tribunaux. Des vies ordinaires furent jetées dans la tourmente à tous les niveaux. Toute assurance de stabilité et de sécurité du trône ou de l'église avait disparu. Comme les prisons se remplissaient jusqu'au débordement avec des suspects et des prisonniers vers le printemps 1793, un mot résumait le chaos omniprésent dans Lyon : « **La Terreur** ». Terreur – un terme qui nous est familier au 21<sup>ème</sup> siècle, et un mot qui a apporté peur et angoisse chez les Thévenet. Le père de Claudine, le gentil et généreux Philibert, avait connu de graves déboires financiers dix années auparavant. En juillet, menacer de violence à Lyon à cause de résistance envers les nouvelles règles, il décida d'emmener les quatre plus jeunes enfants - âgés de 11 à 16 ans – chez sa sœur à Belley, un endroit plus sûr à la campagne, espérant rentrer très vite. Cependant, il lui fut impossible de rentrer dans la ville jusqu'en décembre, à cause d'actions militaires accrues pour forcer la ville à se soumettre par l'état de siège qui durait plus de trois mois. D'août à octobre 1793, l'armée révolutionnaire soumit Lyon à des bombardements et un harcèlement incessant ; des pénuries de nourriture et des produits de première nécessité étaient courantes. Les deux fils aînés, Louis-Antoine, 20 ans, et François, 18 ans, se portèrent volontaires pour rejoindre l'armée de la résistance d'environ 7 000 citoyens, et prirent les armes pour défendre leur ville assiégée. Louis avait déjà commencé à travailler dans l'usine de soie de son grand-père, tandis que François était apprenti chez un imprimeur. En tant que la plus âgée des filles, Claudine resta à la maison pour reconforter et aider leur mère et partager sa longue et pénible veillée pour la protection des membres absents de la famille.

Le 8 octobre, leurs pires craintes se réalisèrent. Vaincue par la force de ses envahisseurs, Lyon céda aux forces de l'Armée de la Convention. Elle décida de punir la ville rebelle en détruisant ses murs et ses bâtiments publics, et en changeant son nom en « Ville Affranchie », (la ville libérée). Les frères Thévenet furent parmi les résistants capturés et emprisonnés. Plus tôt, au mois de

novembre, Louis Guyot, le frère veuf de Mme Thévenet, fut également arrêté et mis en prison. Quand il fut exécuté un mois plus tard, ses deux jeunes filles se trouvèrent orphelines.

La terreur de la Révolution avait profondément frappé le cercle familial, un présage de l'agonie qui allait les écraser encore plus après le Nouvel An. Dans ce climat où tout ce qui auparavant avait parlé de la bonté et de la providence de Dieu était absent, le cheminement apostolique de Claudine prenait vie. La Révolution fournissait un sol fertile pour une première expression de sa mission : un ministère pour consoler ceux qui lui étaient les plus proches et les plus chers.

## 5. Une Eglise de résistance

Alors que ses citoyens se mobilisaient pour une résistance politique armée, les autorités de l'église de Lyon luttèrent pour maintenir une foi orthodoxe et rester fidèle à Rome, fournissant des formes de célébration et de services dont les fidèles, parmi lesquels beaucoup étaient emprisonnés, avaient besoin. De telles activités se passaient dans le plus grand secret pour protéger la communauté héroïque clandestine qui donnait un témoignage de temps en temps de sa profonde conviction et de sa foi vivante.

Une des figures les plus marquantes de la résistance lyonnaise fut le vicaire général, M. Jacques Linsolas<sup>2</sup>. Après son ordination en 1779, il était revenu vivre dans sa paroisse natale de St-Nizier. Comme la crise révolutionnaire s'éloignait il forma une petite société secrète de jeunes femmes appelée *Demoiselles*. Elles étaient sélectionnées pour leur piété, leur vertu, leur discrétion et leur fidélité à l'enseignement catholique traditionnel. D'après la règle qu'il leur donna, nous avons un aperçu de sa perspicacité créatrice et de son zèle, par lesquels il espérait défendre contre le schisme et répondre aux besoins de ceux affectés par le chaos. Ces jeunes femmes se réunissaient toutes les trois semaines pour prier et planifier leurs actions. Elles soulignaient le besoin d'un

---

<sup>2</sup> M. Jacques Linsolas (1754-1828), prêtre, était natif de Lyon. Monarchiste convaincu, il prêcha une hostilité ouverte envers les idées révolutionnaires et l'église constitutionnelle. En 1791, Linsolas fut arrêté pour avoir commencé un sermon de carême par une prière pour le roi, et par conséquent il fut banni de la ville. Il revint secrètement une année plus tard sous un pseudonyme et conduisit la vie de l'église en organisant des activités et des ministères clandestins. En tant que vicaire général en 1793, son souci était pour sa communauté clandestine de fidèles. Le génie de Linsolas était la confiance qu'il donna aux compétences des laïcs, surtout les femmes, à diriger, et soutenir les « missions » qu'il organisait pour trouver des prêtres itinérants des endroits sûrs pour les célébrations et la liturgie. Ces groupes de laïcs proposaient une instruction religieuse, visites aux prisons et le réconfort pour les prêtres et les religieux âgés. Après la Révolution, Linsolas fut une fois encore accusé et arrêté sous de faux prétextes et fut exilé dans les Etats Pontificaux. Il rentra à Lyon en 1815 et écrivit ses mémoires sur l'église clandestine. Il était bien connu parmi les nombreux groupes de laïcs pendant la Restauration, comme directeur des « congrégations » lyonnaises et autres sociétés de charité.



soutien mutuel dans les œuvres de piété et de miséricorde envers leur prochain. En tant que groupe d'élite, elles se préparaient en vue de la persécution active à venir. Alors qu'il n'a aucune trace des noms de ce groupe de *Demoiselles*, c'est bien possible que Claudine en ait fait partie, puisque Linsolas servait dans sa paroisse.

En 1793, Linsolas partageait les responsabilités de l'administration diocésaine avec un prêtre dévoué, M. de Castillon, qui fut bientôt arrêté, condamné et guillotiné. Seul pour organiser une église divisée qui devait faire face à un effondrement institutionnel, Linsolas voulait « fortifier la foi et trouver la consolation de réconcilier de nombreux prêtres et de personnes en plein schisme ». Quand l'armée révolutionnaire envahit Lyon, il décida de se servir de ses *demoiselles*, et étendit leurs services. Elles s'organisaient en trois « sections » : messagères charitables pour les prêtres, les religieuses et les laïques emprisonnés ; visiteuses auprès des malades dans l'hôpital des pauvres, *l'Hôtel Dieu* ; catéchistes en divers quartiers pour préparer les filles à la première Communion. Ces activités exigeaient une discrétion et un courage extraordinaires ; les risques encourus étaient grands, conduisant quelque fois aux actes d'héroïsme et à l'emprisonnement. Vers 1794, les membres ajoutèrent un nouveau service pour environ 300 anciennes religieuses, sans aucune ressource matérielle : les visiter et leur apporter de la nourriture tous les quinze jours.

Le nom de Claudine ne figure pas dans les mémoires écrites par Linsolas longtemps après, mais les preuves circonstanciées sont assez fortes pour assurer qu'elle était membre important de ce groupe pendant les années de la Révolution. Tout ce que nous savons de sa force apostolique, de la justesse de son jugement, de sa sensibilité, et de sa force de caractère comme il nous est révélé dans la Pieuse Union montre une expérience formative antérieure. La façon sûre que Claudine manifestait dans sa pleine maturité indique une formation préalable dans une organisation caritative féminine. Les événements extérieurs ont conduit Claudine à un courage et une maturité au-delà de son âge, dans une école de souffrance et de tristesse qui ont concentré sa réponse au Christ dans ses membres en souffrance.

Avec une audace et une discipline personnelle extraordinaires, elle surmonta ses peurs et sa sensibilité naturelles pour apporter le réconfort aux marginalisés. Quand nous étudions les traits caractéristiques de la Pieuse Union qu'elle cofonda et dirigea, nous voyons clairement s'y refléter le style d'organisation, la piété et les activités charitables pratiqués dans le groupe des *Demoiselles* : un soutien mutuel pour l'apostolat et un amour profond du Seigneur déguisé par le masque désolant des pauvres. Le cheminement de Claudine dans la foi la conduisait alors par une route plus

exigeante, un pèlerinage de pardon, où elle rencontrait son Seigneur Crucifié sur le chemin de la Croix.

## 6. La route du Calvaire

Quand son oncle, ses frères et peut-être un fiancé furent emprisonnés en 1793, Claudine n'était pas étrangère aux prisons surpeuplées, ces trous répugnants qui portaient des noms dégoûtants comme « *la mauvaise cave* ». Des anecdotes la décrivent sous divers déguisements, visitant les détenus et travaillant pour obtenir leur liberté. On raconte qu'elle fut même forcée de « trinquer, » à la République avec un des gardiens avant de pouvoir visiter ses frères. Fidèle pendant leur incarcération, elle décida de les accompagner jusqu'à leur horrible supplice, le 4 janvier 1794, un dimanche matin glacial. Comme elle commençait l'atroce marche jusqu'aux Brotteaux, cette « vallée de l'ombre de la mort » (Ps. 23), Claudine sentit en elle-même l'angoisse de Louis et François. Se joignant à la file silencieuse des morts vivants, elle reçut leurs derniers messages pour la famille, conservés comme reliques précieux aujourd'hui. Dans ces terribles moments, au milieu de sanglots qui la secouaient, elle entendit les mots qui la plongèrent dans le mystère de la passion et la mort du Christ : « Pardonne, Glady, comme nous pardonnons ». L'image la plus forte, peut-être, de cette scène se trouve dans la réflexion théologique de la première histoire complète de la Congrégation, écrite presque soixante ans après la mort de Claudine. Elle nous invite à cheminer avec Claudine au cœur de son expérience au pied de la Croix :

« Pleurant et plus morte que vivante », Claudine trouva la force de suivre le cortège. Là elle fut témoin de la fusillade, unie avec tout son amour de sœur aux âmes de ses chers frères, passés si brusquement de la vie à la mort. En ce moment de suprême angoisse, la pensée de Notre Seigneur expirant en croix avec le mot de pardon sur les lèvres fut pour son cœur broyé une lumière et un soutien. La dernière prière et l'unique vœu de ses frères chéris ... était comme l'écho des paroles de son doux Sauveur ». (*Histoire*, Positio, 538)

Triste mais déterminée, Claudine se tenait avec Marie présente au Calvaire, « plus morte que vivante ». D'après ce que l'on sait d'elle et les quelques souvenirs de ces moments terribles, nous pouvons imaginer les répercussions de cet événement. Son cœur et son esprit étaient sûrement brisés. Toute idée d'un Dieu bon et aimant, « *le bon Dieu* » si familier de sa jeunesse, semblait masquée par un univers de ténèbres. Plus rien n'avait de sens; elle se sentit démunie, plongée dans le vide, entourée de chagrin. Cette expérience vécue du mal incompréhensible et de la souffrance ont peut-être conduit Claudine à se poser la question de la réelle existence de Dieu. A travers ces terribles événements, elle a pu ressentir en elle-même « la plus grande infortune »

qu'elle rencontrera plus tard : le silence, l'absence de Dieu. Sur ce Calvaire personnel, Claudine rencontra un Dieu crucifié, faible et impuissant pour sauver les siens. Là, elle se souvint d'un Dieu mourant, ses dernières paroles de pardon comme « une lumière et un soutien pour son cœur broyé ». Avec le temps, elle accueillera la grâce d'un amour qui pardonne, offerte par le Christ et par ses frères. Dans le cœur ouvert et brisé de Jésus, elle trouva la force secrète d'ouvrir son cœur broyé pour embrasse le monde et devenir une lumière et un soutien pour les autres. Sur sa longue route solitaire vers sa ville et sa famille anéanties elle sentait que quelque chose en elle aussi, était morte avec ses chers frères. La vie était changée. Ce qu'elle allait devenir était caché. Il semblait qu'elle entrait dans un lieu de silence et de chagrin. Le choc de cette journée terrible la laissa marquée dans son corps et son âme. Elle souffrit de tremblements de la tête et de suffocation toute sa vie, ainsi portant dans son corps les marques du Seigneur crucifié (Gal. 6 :18).

Les dix années suivantes de Claudine sont marquées par un silence mystérieux. Il lui faudra ce séjour « d'entretemps » avant qu'elle s'aventure à nouveau sur le chemin du service apostolique. Pour le moment, elle sera témoin d'angoisse, portant les lettres de ses frères et leur testament de pardon, partageant leurs derniers moments avec une famille déchirée. Quand, par la suite, la famille apprit le nom de celui qui avait trahi les jeunes hommes, ils auraient pu le mener au tribunal de justice jusqu'à la peine capitale. Ils refusèrent de révéler son nom et ont choisi d' « exercer le pardon des injures ». Sans doute, les sentiments et les pensées de Claudine en étaient pour beaucoup, les encourageant sur le chemin du pardon.

## 7. Cheminement de compassion et de partage (1805-18)

*« Beaucoup de choses ne peuvent se voir qu'avec des yeux qui ont pleuré »*

Oscar Romero

Parmi les premiers documents historiques de la congrégation, le « *Petit Manuscrit*, » écrit par une des premières compagnes de Claudine, résume son long silence après les horribles événements de la révolution. La famille avait déménagé en 1794 à la rue Masson dans la paroisse de St-Bruno, l'église ancienne du vaste monastère des Chartreux dans le quartier populaire de la Croix-Rousse. St-Bruno devint une institution importante pour Claudine dans les premières années post-révolutionnaires, servant de lieu primitif pour ses activités apostoliques qui se transformera en institut religieux. Tout en restant au sein de sa famille, Claudine sortait de son deuil avec un désir profond, une vision claire et un sentiment grandissant de sa mission. Comme Jésus, le guérisseur blessé, elle portera aux plus démunis un esprit marqué de compassion. « Son cœur avait trop

souffert pour qu'elle cherche ailleurs qu'en Dieu sa consolation. Dès que l'ordre et la liberté furent restaurés en France, nous la voyons se donner entièrement aux pratiques de piété et œuvres de zèle. Faire du bien, aux pauvres surtout, était devenu un besoin ». (Positio, 502).

Ce que ses yeux voyaient chaque jour la faisait pleurer et trembler : de pauvres enfants misérables et sans soins remplissaient les rues de Lyon. La majorité des institutions de l'église qui autrefois soulageaient la misère humaine, furent détruites ou fortement endommagées. Quelles étaient les ressources disponibles à elle, à tous ceux qui voulaient restaurer l'ordre, « faire du bien », et remédier à la désolation de leur ville ? Les ravages matériels et spirituels de ces années suscitaient dans le cœur de Claudine un besoin de réconforter et consoler, de soigner et d'instruire ceux qui avaient le plus souffert. Elle ne pouvait pas laisser le cri des pauvres demeurer sans réponse, car il faisait écho au délabrement de sa propre âme. Motivée par sa propre faiblesse, elle trouva une force renouvelée pour aller de l'avant. Sous la misère et la crasse extérieures de tant de personnes qui lui faisaient venir les larmes aux yeux, Claudine était encore plus bouleversée par leur dénuement spirituel : cette pauvreté derrière la pauvreté de ceux qui pourraient vivre et mourir sans jamais connaître Dieu. Cette angoisse profonde devant « la plus grande infortune » généra son plus grand désir. Elle poussa Claudine à rassembler des énergies ressources pour soulager les blessures infligées par l'ignorance religieuse. Les dimensions de son appel et le chemin à parcourir prenaient forme.

Quand les effusions de sang cessèrent en 1794, une atmosphère générale de méfiance et de peur régna encore parmi les fidèles de Lyon. Sous la direction de Linsolas, un système de « missions » clandestines avait remplacé les structures traditionnelles des paroisses. L'accent était mis sur un fort encadrement laïc, une activité organisée, une force doctrinale, pastorale et liturgique uniforme. En réalité, cette approche apostolique servait bien l'église du silence pendant la période qui suivit immédiatement la Révolution. Nous pouvons imaginer que Claudine s'engagea petit à petit aux activités apostoliques, tout en restant au centre de sa famille. Nos documents ne fournissent aucune information sur cette période de son chemin spirituel. Nous pouvons supposer sans problème qu'elle a aidé à réparer les dommages causés par la Révolution par sa participation constante au groupe des *Demoiselles*.

#### 8. Activité pastorale à St-Bruno

En 1801, le Concordat de Napoléon avec le pape Pie VII apporta un rayon d'espoir par une certaine stabilité religieuse. Napoléon avait peu d'intérêt pour la religion ; cependant, il soutint

la réintroduction de structures religieuses officielles en France comme moyens pratiques pour restaurer l'ordre social. A Lyon, la paroisse de St-Bruno fut officiellement rouverte en 1802. Elle devint un centre important de l'apostolat de Claudine pendant les seize années suivantes. Elle fut une paroissienne active, zélée dans les bonnes œuvres qui se développaient. Son nom apparaît sur le registre paroissial en tant que témoin aux baptêmes et mariages. Quand une nouvelle confrérie paroissiale du Sacré Cœur fut créée en 1809, Claudine est désignée en tête de ses douze membres fondateurs. Le but de ce groupe était d'encourager un développement spirituel par actes de réparation et d'adoration eucharistique. Les préoccupations apostoliques de Claudine étaient donc intégrées dans sa contemplation du Cœur de Jésus alors qu'elle continuait son activité cachée au sein de la paroisse. Il faut également noter que les noms de sa mère, sa sœur, ses tantes et ses amies apparaissent également sur le registre de la Confrérie. Le don de Claudine pour attirer les autres à faire le bien était évident, de même que ses qualités et capacités d'organisation, ceci incitant les autres à la décrire comme « une femme de tête ».

Aux curés successifs de St-Bruno, Claudine s'est montrée une associée précieuse, soutenant le clergé par un apostolat aussi divers que les besoins. Par son union au Cœur Sacré de Jésus et sa rencontre avec un monde troublé et en pleine transformation, Claudine acquit cette liberté intérieure qui pouvait se plier à toute structure ou programme pour rendre les services nécessaires aux personnes démunies, et à son époque. Elle agissait avec souplesse et simplicité de cœur. Son seul but visait la gloire de Dieu et le salut des personnes auxquelles elle se sentait envoyée.

#### 9. Une communauté d'amies : La Pieuse Union au Sacré-Cœur (1816-25)

Le régime napoléonien (1800-15) apporta une période de soulagement à un peuple exténué par la Révolution, mais les crises économiques, le manque de nourriture et les invasions étrangères continuaient. Une paix durable tardait à s'installer à cause des conflits militaires en cours. Les armées autrichiennes envahirent la France deux fois en 1814-15. Leurs soldats furent logés dans des résidences de Lyon, y compris la maison Thévenet dans la rue Masson, portant le nombre total de personnes hébergés à dix-neuf. Au début de l'année 1815, le bon père de Claudine mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Les rythmes de douleur, de malaise et d'insécurité s'agitaient de nouveau dans son cœur : comment pouvait-elle continuer ses activités charitables tout en restant consciente de ses responsabilités et des besoins de sa mère ?

La longue expérience de Claudine confirma sa conviction que l'aide la meilleure pour soutenir la fidélité de l'apôtre était le soutien d'un groupe d'amies, partageant les mêmes désirs et

espoirs. S'étant consacrée à alléger « les plus grandes souffrances », elle cherchait la consolation auprès d'une communauté aimante. « Ensemble avec plusieurs amies, elle aspirait à soulager une telle misère, elle cherchait des moyens adéquats pour libérer de l'ignorance au moins quelques-uns de ces jeunes gens et les former à une vie chrétienne ». Si faire du bien aux pauvres était une nécessité pour Claudine, l'amitié de ses compagnes l'était aussi. Son zèle et son exemple s'étendait au-delà des frontières de sa maison et de sa paroisse. Des liens d'amitié forts, d'amour mutuel dans le Seigneur, et un désir partagé d'écouter l'appel des plus délaissés la conduisirent, elle et ses compagnes, vers un horizon apostolique plus vaste et plus exigeant. Sept de ses compagnes risqueraient l'aventure connue sous le nom de « *la Pieuse Union du Sacré Cœur de Jésus* ». Elles n'étaient sûrement pas conscientes du fait que cette petite communauté allait trouver son écho longtemps après.

#### 10. **Renouveau de la société, rétablissement des structures (1814-30)**

L'abdication et l'exil de l'Empereur Napoléon mit fin au Premier Empire Français et ouvrit la route pour le retour des Bourbons, dirigeants de l'Ancien Régime. Quand Louis XVIII reprit possession du trône en 1814, il inaugura une période de gouvernance relativement calme connue sous le nom de la Restauration. Comme son nom le laissait entendre, son but était de mettre un terme aux idées et révolutionnaires, et de remettre sur pied l'ancienne Eglise et société. Alors que l'histoire fait preuve qu'un tel idéal est impossible, la Restauration offrait aux citoyens un sens renouvelé d'une stabilité sociale et religieuse. Pour les dirigeants de l'Eglise, le but était clair : « rendre la France à Dieu et Dieu à la France ». Ils utilisèrent tous les moyens à leur disposition pour rétablir les anciennes structures afin de reconquérir une génération perdue d'ignorants et d'indifférents. La papauté avait subi des insultes humiliantes ; maintenant le Pape pouvait retrouver son ancien rôle symbole d'unité, de vérité, et de liberté pour l'Eglise. Tout au long du dix-neuvième siècle, les fidèles se détourneraient des régimes séculiers, voyant dans la figure du pape un protecteur de leur tradition et doctrine catholiques. En France, ce tournant religieux vers Rome signifiait un mouvement géographique au-delà des montagnes, ou « Ultramontanisme ». Cette appellation décrivait une approche plus traditionnelle, une théologie et pratique antimoderne. Fidélité à l'Eglise de Rome est un des fortes caractéristiques de cette forme de catholicisme, et cette fidélité fut soutenue avec enthousiasme à Lyon. Cette attitude se trouve au début du Règlement de la Pieuse Union, qui demande que chaque membre vise « à rester fermement attachée à l'Eglise de Rome et à mourir plutôt que de renoncer à la foi » (Règlement I, art. 2).

Cette période à Lyon est marquée par grande ferveur religieuse et vitalité apostolique, exprimées par une multitude d'activités et d'œuvres de charité. Renforcés par les années clandestines, les fidèles de Lyon étaient bien préparés pour ce renouveau institutionnel dans leurs paroisses et organisations. Ils se montrèrent aussi entreprenants et créatifs que leurs prêtres et leurs évêques, qui dépendaient étroitement de l'initiative des laïcs dans tout ce qu'ils faisaient. En plus de sociétés paroissiales et confréries restaurées, Lyon se tourna vers un réseau dynamique de groupes trouvant leurs origines et leur spiritualité dans une seule association, « La Congrégation ». C'était une congrégation mariale qui trouvait ses racines dans la Compagnie de Jésus primitive<sup>3</sup>. A certaines époques de l'histoire de France, ses membres se trouvèrent impliqués dans des problèmes politiques et suscitèrent la méfiance des autorités. Avec la suppression totale de la Compagnie en 1774, les institutions jésuites furent reprises par d'autres ordres et des congrégations avaient effectivement disparues.

En 1801, l'ancien jésuite Jean Delpuits posa les fondations d'une *Congrégation* restaurée à Paris qui s'épanouit et s'étendit rapidement. L'année suivante, sept jeunes hommes de Lyon rencontrèrent Pierre Roger (1763-1839), un Père de la Foi, et fondèrent la *Congrégation de Lyon*<sup>4</sup>. Son but était la gloire de Dieu, la vénération de Marie, et « notre sanctification propre et celle des autres. » Inspirée en grande part par l'œuvre de Jacques Linsolas, la confrérie de Lyon reflète son style apostolique dans l'organisation de ses structures. Le 8 décembre 1802, le Père Roger regroupa environ cinquante anciennes membres des Demoiselles de Linsolas, formant une branche féminine de la *Congrégation*. Dans les années suivantes, filiales de la Congrégation surgissaient pour hommes et femmes mariés, « une solidarité chrétienne émouvante » englobant chaque groupe d'âge et de niveau social.

La *Congrégation*, alors, donna vie à de nombreuses confréries charitables. Elles suivaient un idéal ignacien, visant sainteté laïque – la recherche de Dieu en toute chose -- par le service à autrui. Ces filiales, comme on les appelait, quoique autonomes dans leurs œuvres, étaient liées à la

---

<sup>3</sup> En 1543, les premiers compagnons de St-Ignace formèrent une confrérie de jeunes gens laïcs « en honneur du saint nom de Jésus ». C'était un corps d'élite, formés aux Exercices Spirituels et spécialisés dans les œuvres de miséricorde et de charité. Cette confrérie fut le précurseur de la première Congrégation Mariale affiliée au Collège de Rome – la « *Prima Primaria* » fondé en 1563 par le belge Jean Leunis, SJ (1532-84), pour les étudiants des collèges jésuites. Ces confréries s'étendirent dans toute l'Europe et furent très actives dans la France de l'Ancien Régime, notamment au *Collège de la Trinité* à Lyon.

<sup>4</sup> Les Pères de la Foi et les Pères du Sacré Cœur étaient des confréries de prêtres destinés à suivre les Constitutions de St Ignace pendant la suppression des Jésuites (1774-1814). Ils avaient une forte influence sur la vie catholique rénovée au début de l'Empire. En 1814, Pierre Roger partit pour Paris et rejoignit la Compagnie de Jésus réorganisée, devenant son premier maître des novices. Pour une étude plus complète de la Congrégation de Lyon, voir *l'Histoire secrète de la Congrégation de Lyon* d'Antoine Lestra (Paris : Nouvelles Editions Latines, 1967).

Congrégation « mère » par leur spiritualité et leurs pratiques de dévotion semblables. Chacun des groupes faisait preuve des mêmes caractéristiques : une dévotion envers la Sainte Vierge sous un titre choisi, une direction laïque forte, le secret inviolable, la sanctification mutuelle de ses membres par des œuvres de piété et de charité. Les membres se groupaient par « sections » : l’instruction, l’aumône, le la consolation, etc. Mais la caractéristique fondamentale de tous les *congréganistes* était l’idéal communautaire, résumé dans la devise trouvée dans leurs règles de vie : *Cor Unum et Anima Una* – « un seul cœur et une seule âme » des premiers chrétiens (Actes, 4 :32). Plusieurs groupes tenaient leurs réunions régulières dans la chapelle des retraites située dans l’ancien cloître des Chartreux de St Bruno, également le centre des premiers efforts apostoliques de Claudine. Il est plus que probable que Claudine et ses amies aient fait l’expérience de la *Congrégation*, et que la Pieuse Union fut une des filiales paroissiales. D’après le Règlement et les procès-verbaux, des parallèles évidents émergent, plaçant fermement la Pieuse Union dans la tradition de la confrérie ignacienne laïque.

### 11. Le rôle d’André Coindre<sup>5</sup>

Quand André Coindre arriva à St Bruno comme vicaire, en décembre 1815, il avait vingt-cinq ans, ordonné trois ans plus tôt. Homme zélé et charitable, il trouvait souvent des enfants abandonnés dans les rues hivernales. Quand il se renseigna sur des paroissiens généreux qui pourraient leur fournir logement et soutien, on le dirigea vers Claudine qui répondit avec sa générosité et sa compassion habituelles. Il reconnut en elle ses qualités de chef et sa maturité spirituelle, forgée à l’époque de la Révolution. Pour trouver un logement et du soutien pour des petites filles et tant d’autres personnes dans le besoin, Coindre suggéra à Claudine et ses amies de créer une institution caritative paroissiale basée sur un modèle qui leur était familier. Sept mois plus tard, huit jeunes femmes se rassemblaient le 31 juillet, jour de la fête de St-Ignace, pour élire des responsables et fixer des objectifs pour leur Pieuse Union du Sacré Cœur. Les procès-verbaux de cette réunion font référence aux « règles et pratiques de l’association » déjà en place, indiquant un groupe préexistant. Claudine fut élue présidente, un rôle qu’elle conserva même quand sa communauté religieuse démarra.

---

<sup>5</sup> André Coindre (1787-1826) était natif de Lyon et de la paroisse St-Nizier. Après trois ans passés au séminaire de Lyon, il fut ordonné en juin 1812. Il fut un des membres fondateurs d’une association de prêtres missionnaires diocésains à St Bruno, *Les Missionnaires des Chartreux*. Leur but était de ré-évangéliser le diocèse en prêchant, par le catéchisme et des retraites. Connue en tant que prêcheur zélé et éloquent, Coindre dirigea la Pieuse Union jusqu’en 1825. Reconnu et estimé toujours comme le co-fondateur de la congrégation religieuse de Claudine, il en fut le conseiller spirituel jusqu’à sa mort. Pour encadrer les providences qu’il établit pour les garçons à Lyon, Coindre fonda les Frères du Sacré Cœur en 1821, congrégation qui est aussi devenue internationale.



Pendant neuf années suivantes, Coindre fut la force motrice et le directeur spirituel de l'Association, souvent présent à leurs réunions, les conseillant dans leurs entreprises spirituelles et apostoliques. Il était estimé par Claudine et ses associées, non seulement en tant que ministre ordonné de Dieu, mais à cause de ses intuitions apostoliques. A maintes reprises, les procès-verbaux louent Coindre, leur guide envoyé par Dieu, « *pour nous conduire et nous diriger dans des démarches qui étaient si nouvelles pour nous, et dont le conseil prudent et avisé a assuré le succès* » (31 juillet 1818). Avec respect, elles se rendaient compte que ses conseils les guidaient dans les voies de Dieu : « *que sa volonté soit notre règle et notre code de conduite ... ce n'est que par l'obéissance que nous pouvons réussir* » (Ibid.). Quand le moment arriva pour discerner la fondation d'une communauté religieuse afin d'assurer la stabilité de leurs œuvres, Coindre fut le guide sûr de cette décision.

## 12. Claudine, chef et membre de l'Association

L'Association se développa du cœur de Claudine et fut marquée par ses intuitions, comme on voit clairement par les deux documents de l'Association : leur *Règlement* et les *procès-verbaux* de leurs réunions de 1818-25. Ces textes nous donnent une riche idée des dons apostoliques de Claudine. On y voit son charisme fleurir dans l'Association avec liberté, ce qui sera plus tard restreinte par les normes ecclésiales de conduite pour communautés religieuses du dix-neuvième siècle. Expression concrète des aspirations de Claudine, l'Association porte la marque de son intuition évangélique : « faire le bien » et accompagner les pauvres munis de la grâce du Seigneur. En lisant ses réflexions et ses conseils, nous apprenons que son courage face aux obstacles était fortement soutenue par cette communauté d'amies solidaire « *Quand on marche seul dans un long et pénible voyage, on est bientôt fatigué, on ne trouve pour se soutenir que des ressources communes et ordinaires ; mais, au contraire, on marche avec assurance et courage, on se prête de nouveaux appuis, quand on est plusieurs ensemble.* » (Préambule du Règlement) En fait, un point fort de l'Association est son accent mis sur ce **soutien mutuel** Les membres devaient rechercher la sainteté ensemble, par la pratique des vertus et les œuvres de charité. Le Règlement spécifiait leur manière de pratiquer les œuvres de charité par les quatre « sections » désignées. Elle mettait l'accent sur les attitudes intérieures auxquelles les membres devaient s'employer en exerçant leur apostolat : modération, gentillesse, joie de cœur et humilité. Les membres de la section des aumônes devaient payer une attention particulière envers les « plus faibles, les plus honteux, les plus délaissés », en évitant de juger les pauvres. Celles choisies pour l'Instruction « devaient se considérer heureuses d'avoir la possibilité de faire connaître et aimer Jésus Christ. » Elles devaient parler de Dieu brièvement et avec le cœur joyeux et ouvert à tous : « une personne gaie est appréciée et attire les autres vers Dieu ». Dans leur apostolat

caritatif, on leur conseille d'imiter Jésus, doux et humble de cœur, le Sacré Cœur en l'honneur duquel elles étaient réunies. En tant que chef et membre de l'Association, Claudine servit de modèle par sa force de caractère, sa charité universelle et son souci pour ses associées, son don d'écouter et son discernement. Ces qualités sont évidentes dans la décision de d'ouvrir la petite providence du Sacré-Cœur dans la paroisse.

### **13. La providence à St-Bruno (1817)**

La première rencontre entre Claudine et Coindre eut lieu au sujet des besoins des enfants abandonnés. Une attention particulière pour ces « petits » était prioritaire quand l'Association commença son œuvre. Il devint très vite clair que leurs ressources limitées ne leur permettaient pas une réponse adéquate à tous les besoins qui se présentaient. Dans le premier rapport annuel de la présidente, Claudine souleva la nécessité d'instaurer des critères et des priorités dans leurs choix apostoliques. Elle rapporta que leurs finances limitées dictaient la nécessité de discerner le plus grand besoin et leurs propres ressources. La préférence devait être donnée à ceux et celles qui correspondaient le mieux à leur aide spirituelle et temporelle. Leur assistance auprès des jeunes était le plus bénéfique et satisfaisante, ce qui conduisit Claudine à conclure : « Je crois que nous devons nous consacrer à cette œuvre » (31 juillet 1817). La décision fut unanime. Leur priorité serait les petites filles pauvres, sans abri, et ignorantes du bon Dieu.

Le lendemain, les associées louèrent une cellule dans le cloître des Chartreux pour y installer un atelier pour filles pauvres, où elles pourraient trouver un abri loin de la corruption et des « dangers du monde ». Au début, la maison ne servait que de lieu d'hébergement pour quelques filles. Ne pouvant pas se consacrer à temps complet à leur œuvre, les associées cherchèrent des personnes pour y vivre, pour donner une instruction religieuse aux filles, et les orienter vers un emploi et une vie plus vertueuse. En septembre, l'Association signa un accord avec les Sœurs de St-Joseph, qui envoyèrent deux sœurs pour vivre dans la cellule des Chartreux qu'elles avaient loués, et pour diriger l'œuvre sur place. En une année, le nombre des enfants passa de sept à trente. Dorénavant la Providence fut l'œuvre apostolique unique de la Pieuse Union, qui continua à surveiller son développement, et lui apporter un généreux soutien financier jusqu'en 1825, quand elle fut transférée à la paroisse de St-Bruno avec la congrégation nouvellement réorganisé des Sœurs de St Joseph.

### **14. Vers l'inconnu et le mystère**

Le jour de leur deuxième anniversaire, vingt-deux associées se réunirent pour célébrer leurs expériences consolantes d'une mission partagée et d'une œuvre pleine de promesse. Claudine éprouvait la joie d'avoir encouragé la formation de ce groupe dynamique de jeunes femmes dont les aspirations correspondaient aux siennes. Cependant, le désir dans le cœur de certaines réclamait un abandon au Seigneur plus total. Claudine le ressentait également, mais sa mère vieillissante et les responsabilités de sa famille l'avaient empêchée d'aller plus loin. Le Père Coindre organisa une réunion spéciale avec sept des associées, donc Claudine. Il voulait leur proposer d'envisager de fonder une nouvelle société religieuse, et il précisait que Claudine était choisie par Dieu pour en être le chef - en bref, une fondatrice. Il n'y a aucun compte-rendu de leurs réflexions communes cet après-midi là – de leurs doutes, incertitudes et difficultés familiales. Nous savons que le moment était venu de commencer un nouveau cheminement difficile. Claudine ne se sentait pas capable de répondre à ces exigences et incertitudes. Elle réalisait qu'une vie religieuse canonique répondrait à leur désir de consécration plus complète, et en même temps au besoin de stabiliser et sécuriser leur œuvre apostolique. Une communauté religieuse pourrait leur permettre de vivre plus pleinement le Règlement et l'esprit de l'Association. Cependant, Claudine prévoyait les répercussions sur le plan personnel de leur liberté apostolique et de leur autonomie. Femme de foi profonde, elle entendit l'appel du directeur comme l'appel de Dieu, et elle ne refusera ni ne retiendra nulle portion pour elle-même.

La nuit aux pierres Plantées, du 5 au 6 octobre 1818, cristallise sa lutte intérieure, l'agonie et l'isolement qu'elle a subies, ses sentiments de futilité. Elle avait quarante-quatre ans, une apôtre laïque dévouée depuis plus de vingt-cinq ans. Sept associées furent invitées par Coindre à tenter cette nouvelle aventure en communauté. Mais quand le moment arriva de rompre avec le passé, la famille, et tout ce qui lui était cher, Claudine se sentit seule, dans son propre jardin de Gethsémani. Jusqu'à la fin de sa vie, elle allait se rappeler de cette « nuit-là plus noire » quand dans l'obscurité totale et du plus profond de sa pauvreté, elle s'abandonna au sombre mystère de Dieu. *« Je sentis que j'avais entrepris une aventure folle et hasardeuse qui ne présentait aucune garantie de réussite. Au contraire, elle semblait destinée à n'aboutir à rien »* (Positio, 549). Avec Ste-Thérèse de Calcutta, elle croyait que les chrétiens ne sont pas appelés à réussir, mais à être fidèles. Même si Claudine ne voyait pas clairement le chemin qui se présentait devant elle, elle choisit faire confiance au bon Dieu qui l'avait conduite jusqu'à ce tournant. Elle compta sur la protection de Marie, sa patronne et sa sœur dans la foi. Son œuvre la plus importante avait commencé.

Deux cents ans plus tard, le cheminement de foi que Claudine a fait dans l'inconnu est devenu une communauté mondiale de religieuses, de collègues et associés de la Famille de Jésus et

Marie. Comme elle, nous sommes à nouveau invités à suivre Jésus sur les routes où nous appellent les pauvres et les marginaux, vers un futur incertain, en croyant que « quand nous ne savons plus quelle route prendre, là débute notre vrai parcours » (Wendell Berry). Ou cela va-t-il nous conduire ?

Janice Farnham, RJM

Août, 2017/ Warwick, Rhode Island, USA

## SOURCES CONSULTÉES

(Anon. RJM) *Life and Work of Mother Mary St. Ignatius [Claudine Thévenet], 1774-1837*. Dublin: Clonmore and Reynolds, Ltd., 1953.

Farnham, Janice, RJM. 1983. “Devotional Life for Laywomen in Restoration France.” M.A. Thesis in Church History, Catholic University of America.

Farnham, Janice, RJM and Rosemary Mangan, RJM. *Saint Claudine Thévenet. A Spiritual Profile*. Prepared by the U.S. Province of the RJM for Claudine’s Bicentenary. Privately printed, 1974. Revised, 2004.

[Hugon, Marie-Aloysia, RJM, and M. St. Joachim Creuzet, RJM]. *History of the Congregation of the Religious of Jesus and Mary According to Contemporary Witnesses*. Trans. by RJM. Pune: Anand Press, 1992.

International Commission on RJM Spirituality and Charism. Documents prepared for the General Chapter of 2013. Unpublished, 2012.

[Laramas, Jules]. *La Servante de Dieu, Mère Marie St-Ignace*, Lyon : Vitte, 1926.

Montesinos, Gabriela Maria (Clotilde), RJM. *The Life and Times of Claudine Thévenet (Mother Mary St. Ignatius)*. Trans. from Spanish by Catherine M. Dell. Pune: Anand Press, 1977.

*Positio* (Study and Documentation), Mary of St. Ignatius (Claudine Thévenet). English Edition. Trans. Thomas More Barrell, RJM and Marie Thérèse Carlos, RJM. Ipswich, England: Religious of Jesus and Mary, 1983.

*Rule and Minutes of the Pious Association of the Sacred Heart*. Edited and translated by Janice Farnham, RJM. Unpublished manuscript: 1983.